

TRADITION

Nadal

le Noël d'ici face à l'éternel

Une expression occitane dit : « La salça còsta mai que lo peis. » (Phonétiquement, cela donne : « La salsso costo maï qué lou peïs. »). Elle sous-entend que – non seulement – la sauce est la plus chère, mais aussi que la sauce risque de cacher la présence du poisson. En termes de Noël, cela pourrait se traduire par : « La fête est devenue si festoyante qu'elle occulte sa raison première : la naissance de Jésus Christ. »

Le phénomène devient si inquiétant que l'expression devrait rajouter : « L'emballage coûte plus cher que la sauce qui coûte elle-même plus cher que le poisson. »

Cette schématisation nous permet d'aborder le sujet dans ses 3 dimensions :

- L'emballage de la fête
- La sauce : son contenu ethno-culturel
- Le poisson : Jésus dans sa dualité humaine et sacrée.

L'emballage

Nous ne ferons pas de « shopping » devant ce faux mystère. Le monde entier en a plein les yeux et les supermarchés, les médias et les enluminures se chargent de combler ces dévotions coûteuses.



Santons de cire de la collégiale Saint-Jean de Pézenas (la piscénoïse et le meunier).



La sauce

La tradition de Noël est consistante, variée, édifiante. Elle témoigne des terroirs et des peuples, des savoir-faire locaux et des échanges inter-culturels. Elle s'étend sur les 40 jours ici nommés « la temporada de Nadal ».

L'Avent ou Nadalet (en Languedoc), Nouvelet (en Provence)...

Cette période d'avant-Noël varie selon les pays d'oc. Elle prend fin au vigile de Noël. Son repère principal est sonore : la partition particulière de la cloche annonçant la Bonne Nouvelle.

Durant Nadalet, les mariages étaient malvenus mais les aubades des garçons auprès des demoiselles mariables étaient bien vues. A cette occasion, les filles faisaient des gâteaux assortis de leur prénom, ils étaient mis aux enchères la veille de la fête.

Dans les veillées (plus que dans les églises), les noëls étaient chantés. Ils l'étaient également dans « las virada de l'estrena » : un chant contre un coup à boire ou contre une petite offrande. Le noëllisme serait né à l'abbaye de Saint-Michel-de-Cuxa (Roussillon) au XII^e siècle. Il atteignit son apogée au XVII^e et XVIII^e siècle quand des compositeurs s'y consacrèrent : Saboly et Peyrol en Provence, Plomet en Languedoc... Les Jésuites voulurent « tarir ce fleuve honteux » en lui opposant des cantiques. En vain ! Car le genre élargit son audience en multipliant ses thèmes : noëls lyriques (sentimentaux), épiques (en référence aux Evangiles), énumératifs (par profusion d'intervenants : villages, métiers, offrandes...)

L'Avent a aussi son jour de présage avec le blé de Sainte-Barbe, la patronne des métiers du feu. Ce blé semé dans une coupelle de coton près de la cheminée sera en herbe à Noël. Si l'augure est bonne, il sera transplanté à la Chandeleur, moissonné à Saint-Jean par un enfant qui séparera la tige du grain, les tiges pour décorer le grenier, le grain pour pétrir les hosties de l'année suivante.

Contrairement à la Picardie ou à la Lorraine, le Languedoc ne fêtait pas la Saint Nicolas et son père fouettard. Le Roussillon lui préférait un Saint Martin-mendiant monté sur un âne famélique. Il distribuait châtaignes et fruits secs aux enfants sages et « petas d'ase » cendrées aux polissons.

La veillée de Nadal

Pour la veillée de Nadal, « l'Ostal » était soumis à un aménagement quasi-rituel. « Lo carenau » décorait le plafond avec ses bouquets de laurier-thym ornés d'oranges. Trois nappes recouvraient la table familiale et trois chandelles l'illuminaient.

« Au récantou », la crèche s'apprêtait à accueillir le petit Jésus dans un monde édénique, que le folklore symbolise par le village des santons aux métiers de la terre, de l'eau, du feu et du vent... et où la galéjade glissait quelques anachronismes ou espiègleries (la partie de cartes de Pagnol, le santon « cagaire »...).

Comme sur un autel, le réveillon maigre étalait ses « mendiants » : 13 desserts cueillis ou conçus avec ce que le voisinage offrait de plus naturel : figues, raisins, amandes, œufs... L'Arbre de Noël ne figurait pas dans ce paysage méditerranéen.

La cérémonie du « pastrage » introduisait la messe de minuit. Le pastrage rappelle le contredon que les populations du néolithique rendaient aux esprits du lieu pour les remercier de leur générosité annuelle. Dans nos villages, les bergers offraient au curé de la paroisse un agneau. La messe rassemblait toute la communauté, ce qui n'empêchait pas quelque profanation du genre : de l'encre versée dans le bénitier pour se rire de quelques grenouilles trop zélées. A minuit, Jésus prenait place dans la crèche et dans les cœurs. Les animaux se mettaient à parler et les grottes ou les « gourcs » exposaient leurs secrets. Mais gare à ceux qui voulaient en profiter, trop et seuls. La chronique raconte que parfois l'enthousiasme emportait les fidèles dans une « trepundia » (carole spontanée, dansée et chantée) si trépignante que les prêtres en pâlassaient.

« Lo pan benesit de Nadal » jouissait d'une réputation miraculeuse. On raconte que des conscrits cachaient dans leur poche des mies provenant de 3 paroisses différentes ainsi que 3 araignées. Ils pensaient ainsi échapper au service militaire lors du tirage au sort.

« Lo reganhos »

(phonétiquement : « régagnous », « gros souper » en Provence, « ressofet » en Catalogne).

Le réveillon gras était précédé d'un des rituels les plus significatifs : « la turre (ou le souc) de



Nadal » (en Languedoc), « cacha-fuòc » en Provence. Le plus âgé et le plus jeune de la grande famille prenaient la bûche d'un arbre fruitier et, après avoir fait 3 fois le tour de la table (ou du foyer), ils la déposaient dans les flammes. Alors l'aïeul trempait un « rampan » de laurier dans le vin, bénissait la souche et proférait (une version parmi d'autres) :

« Calanda ven,
Dieu nos mande pron de ben,
Dieu nos sauve nòstras gents,
Aquest'an e per longtemps ! »

En Languedoc occidental, la bûche était disposée sur la tête de l'aîné. L'aïeul la coiffait d'une bougie et déclamait... Alors défilait le menu gras. Chez nous, « la piòta al cardon » était à l'honneur.

Le jour de Noël

Au matin, les enfants récoltaient dans leurs sabots ou dans leurs bonnets quelques cadeaux. Ils étaient d'autant plus appréciés qu'ils étaient rares et modestes. A midi, la famille se réunissait une nouvelle fois, sans oublier la place réservée au pauvre de passage ou à quelque voisin esseulé. L'après-midi donnait lieu à quelque jeu de renom : le loto, la soule ou d'autres oubliés comme « lo fumarèl o cocarèl » : un tison ardent était pendu au bout d'un fil entre 2 adversaires qui devaient se le renvoyer de l'un à l'autre en soufflant. Le perdant était celui qui était touché, le gagnant s'écriait : « Lo fumarèl t'a fach un poton ! »

A vèpres (ou aux laudes), le clergé ou un notable offrait une récompense collective que l'usage appelait du nom de l'antienne qui donnait le signal de la distribution : « le defructus ». Les fidèles s'y jetaient dessus... à la façon de ces « apèros » républicains encore à la mode. La langue d'oc, experte en mentalités, désigne cet empressement par l'expression : « A tire-pèu ! »

De Noël à l'Épiphanie

Les jours saints qui suivent Nadal étaient placés sous le signe de l'enfance (les Saints Innocents), du bas-clergé (St Etienne)... et de la folie (fêtes de l'âne, de l'évêque des fous et des soties). L'Eglise tolérait les « messes à l'envers » et les désignations profanes (abbés de jeunesse, mères folles...) qui agitaient ces rituels, tel celui du « chichiri » dit aussi du « roitelet » ou de la « pétouse ». L'oiseau portant ce nom était lâché dans le sanctuaire, les candidats se ruiaient dessus. Qui l'attrapait était l'élu choisi par... Dieu ? Pour « Cap d'An » : « Bonjorn, bon an, l'estrena a la man, la man a la pòcha, l'estrena la pus gròssa ! » A part cette tournée des étrennes, la tradition ne retient rien de très marquant le Jour de l'An. Est-ce en souvenir des druides, qui célébraient « l'Aguilaneuf » au sixième jour de lune après le solstice d'hiver, que subsistèrent longtemps en Languedoc les chansons dites « les aguillanées » ? Les bouviers les colportaient avec les garçons de ferme en brandissant d'une main leur aiguillon enrubanné, et de l'autre la sébile de la quête. Beaucoup plus prisée que le Nouvel An, l'Épiphanie terminait « la temporada nadalenca » par une série d'apparitions : celle du petit Jésus aux yeux du monde, celle des Rois Mages (Gaspard, Melchior et Balthazar) venant à son chevet et celle d'une métamorphose qui transforma la crèche en pastorale puisque les santons prennent vie à travers des personnages d'âme et de chair : Margarido la fileuse, la vieille Nourido et son âne, lou Ravi (« l'espanté » permanent), le peureux et gourmand Pistachié... et toute une palette de caractères aptes à jouer la tradition avec l'humeur du jour. Ce sont les ouvriers marseillais du XIX^e siècle qui renouvelèrent le genre en mettant à son service théâtre, chant, danse, musique... et en associant merveilleusement l'art naïf et l'art sacré. Depuis la Pastorale Maurel, une foule de pastorales occupent la scène provençale, moins en Languedoc. Leur canevas est simple : les bergers aperçoivent « l'Estela Santa » et avertissent le village qui se met en mouvement malgré le doute des institutions de la cité et de la foi. Sont-ce les Rois Mages qui abandonnèrent leur « royaume » en nos contrées ou est-ce la tradition des Saturnales romaines qui

inspira ce dessert rituel ? De cette époque à nos jours, il procède de même : un enfant passe sous la table et désigne le destinataire des parts de gâteau à distribuer, lesquelles cachent une fève, laquelle couronnera « lo rei d'un jorn ». Ainsi s'achève ce cycle de Noël au cœur des longues nuits d'hiver. Mais il est, à un point tel, messager de l'espérance qu'il inspire le commun. Certains liront dans l'épaisseur de la pulpe d'oignon ou dans l'abondance des glands un signe climatique ou sociétal. D'autres déchiffreront dans les 12 jours précédant Noël le temps des 12 mois à venir (« las calendas »). D'autres se contenteront de l'habituel : « Noël au balcon, Pâques aux tisons ».

Le poisson

Dépouillée de son emballage et rincée de sa sauce, la fête laisse apparaître son poisson primesautier : Jésus. Indéniablement, il est au centre de la « temporada » qui nous incombe mais est-ce lui qui a choisi sa date de naissance et pourquoi figure-t-elle à un moment où les Hommes de tous les temps et de tous les espaces ont partagé un sentiment de grande « sacralité » ? C'est le moment où les Romains achevaient leurs Saturnales pour s'engager dans le culte de Mithra, c'est le moment où les Aztèques commettaient les sacrifices pour ressourcer la flamboyance du soleil... A quelques jours près, c'est le moment du solstice d'hiver : la nuit la plus longue de l'année, c'est-à-dire l'aube à partir de laquelle la lumière re-grandira, et avec la lumière l'espérance, et avec l'espérance la foi qui rend l'espérance possible. Du soleil de Stonehenge (site préhistorique) au soleil de Cap Canaveral (station astrophysique), tous les temples de toutes les communautés réagissent. Il n'en est pas de même pour les premiers-de-l'An que les Etats laïques ou théocratiques ont faits et défaits à leur guise. Seul le signe solaire est universel et n'est-ce pas à sa lumière qu'il faudrait relire l'histoire du Noël chrétien ? Au départ, les apôtres n'accordèrent que peu d'importance au jour et au lieu de naissance de Jésus, à la mère qui l'enfanta, à la crèche qui l'accueillit, à l'âne et au bœuf qui le réchauffèrent, aux Rois Mages qui le couvrirent de cadeaux... Ce ne sont que les

évangélistes (en particulier Luc et Marc) qui fournirent les premiers indices de sa biographie à un moment où il leur fallait prouver que Jésus était bien le Messie annoncé par les prophètes, Messie qui devait être né à Bethléem, en Judée, dans la lignée du roi David. Aujourd'hui, d'autres indices poussent à penser que Jésus est né à Nazareth, en Galilée, qu'il parlait l'araméen, qu'il prêcha principalement dans une « zone » rurale où les Zélotes (Juifs anti-romains) étaient nombreux et activistes. Mais comment avouer cela à la majorité juive qui prenait les Galiléens pour des « am ha-rès » (pèquenauds), qui considérait le dialecte araméen comme un patois à l'accent exécrationnel, qui voyait dans les Zélotes de dangereux « terroristes » ? Le mot même de « charpentier » (métier attribué à Joseph et à Jésus) est sujet à caution car les rabbins l'utilisaient aussi pour indiquer une personne exceptionnellement savante. Après Luc, Marc et Matthieu, l'Eglise hérita de la lourde tâche d'assumer « le mythe », tantôt en le précédant pour impartir une orthodoxie incontournable, tantôt en lui « courant après » pour rattraper et contrôler un imaginaire collectif qui devenait intarissable. C'est en 425 que les Eglises latines choisirent

le 25 décembre comme jour de naissance du Christ (le jour du « Sol invictus romain »). C'est en 440 que l'empereur Théodose codifia le rituel de Noël, en 506 que le Concile d'Agde en fit une fête d'obligation, en 529 que l'empereur Justinien la déclara chômée. Il fallut attendre 532 après J.-C. pour que l'Eglise décide que l'an 754 du calendrier romain (basé sur la date de la fondation de Rome) soit proclamé l'an 1 de l'ère chrétienne. C'est également en 532 que le bœuf et l'âne sont officiellement inclus dans la crèche. C'est au Ve siècle que les Mages furent reconnus Rois, au Xe qu'on les représenta, au XV^e qu'on admit que l'un des trois était noir... La biographie de Jésus comme la liturgie de Noël s'édifia au fil du temps à partir de sources incertaines, à travers des enjeux redoutables. Ces aléas peuvent faire douter comme ils peuvent rassurer. Fâcheux ils furent quand ils menèrent aux dogmatismes de la croyance ou de l'incroyance. Heureux ils sont quand ils continuent à laisser le mystère s'écrire librement, au contact des traditions, des imaginaires et des sciences. Tout ce questionnement ne diminue en rien l'image du Christ. Son mystère est d'une divine fécondité. Pas un peuple, pas un artiste, pas un savant ne



résista à apporter sa pierre. Même si la fable du papa Noël, de son traineau nordique et de son sapin neigeux est impossible à l'horizon des Evangiles et de la Méditerranée, même si nous savons que cette fable passa par le trousseau de mariage de la reine Victoria et d'un prince germanique avant d'atterrir dans les studios de la Walt Disney Bank, elle raconte quelque part le mythe de ce vieux dieu germain Odin qui allait, sous sa peau d'ours, planter aux confins des glaciations et des ténèbres un Arbre de lumière. Même si le conte des animaux qui se mettent à parler au minuit de Nadal est physiologiquement incorrect, il raconte quelque part la parenté de l'Homme et de la Bête, le paradis perdu de notre enfance et une humanité qui est

encore dans la jeunesse de son devenir. Ce qui serait regrettable, c'est que l'étiquette de l'expéditeur figurant sur l'emballage des fêtes de Noël n'appartienne plus qu'à un seul pays, une seule langue, une seule dynastie... alors que la vie de Jésus est un terreau où toutes les traditions et tous les imaginaires se sont glissés, ont cohabité, se sont influencés, ont contribué à générer cette « sapiença » d'un petit enfant des Hommes qui peut être un enfant-Dieu parce que c'est écrit dans son destin, s'il sait le lire, s'il sait l'écrire et s'il essaie de le vivre et d'en vivre.

Claude Alranq

brèves AdP

Récompense

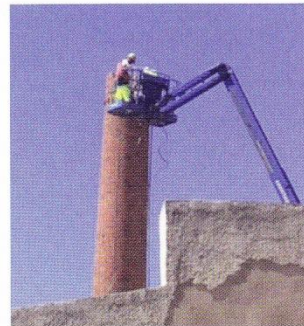


Notre ami Matthieu Séguéla a été co-lauréat du prix Auguste Pavie 2014 décerné par l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, le 12 décembre dernier, pour son ouvrage « Clémentceau ou la tentation du

Japon ». Matthieu, à qui nous adressons toutes nos félicitations, était venu au théâtre le 23 juillet dernier, présenter son livre dans le cadre des Rencontres littéraires des Amis de Pézenas.

Exposition « Gilets d'ici et d'ailleurs »

Plusieurs gilets du XVIII^e siècle prêtés par le Musée de Vulliod-Saint-Germain, ont figuré à l'exposition organisée par l'association « Trésors d'étoffes » de Château-Gombert (13), à la Mairie du 2^{me} Secteur de Marseille, du 20 au 27 septembre 2014, dans le cadre des Journées Européennes du Patrimoine.



Patrimoine industriel

A l'occasion des travaux de construction d'une résidence boulevard Sarrasin, la cheminée de briques de l'ancienne distillerie Dupin, a été détruite en août dernier. Notre amie, Alice Doolan nous a fait parvenir la photo que nous publions.